



Pascal Gilly/CCDS/Engueand

Mastiquant, méditant le texte, Philippe Caubère s'avance à pas de loup vers la perfection.

Quand Caubère largue les amarres chez Benedetto

Il prend bille en tête et porte haut le chef-d'œuvre peu connu d'André Suarès, *Marsiho*, ce grand chant d'amour et de colère pour Marseille, sa ville natale.

Avignon, *envoyé spécial*.

Philippe Caubère a décidé de s'engager dans un voyage au long cours avec *Marsiho*, cet admirable poème en prose qu'André Suarès (1868-1948) composa en 1933 sur sa ville natale, Marseille. C'est dans ce Théâtre des Carmes-André Benedetto – l'ami ombrageux à qui il rendait, l'an dernier, un si fervent hommage – que l'acteur épris de solitude a choisi de larguer les amarres (1). J'ai souvenir d'avoir eu, il y a beau temps, la chance insigne d'assister, sur l'île du Frioul, à l'aube, à la bouleversante profération de ce texte par un Caubère littéralement habité face à l'antique Phocée (pour parler Suarès) sortant de la mer. Plaisir de luxe, de ceux qu'offre parfois l'étrange métier coupable du critique, ce spectateur assermenté Caubère à présent est tout en blanc. Il porte la barbe, non tel le Condottière, surnom de Suarès après son voyage en Italie, mais ça doit l'aider à l'identification intérieure, essentielle à l'exercice où l'on se doit d'être hanté par qui l'on incarne.

AUSSI VIOLEMMENT BEAU QU'UNE PARTITION D'ARTAUD
Chef-d'œuvre encore pas

assez fréquenté, malgré sa réédition par Jeanne Laffitte à Marseille, justement, *Marsiho* est un grand chant de colère amoureuse au sein duquel sont évoqués les visages multiples de la cité-femme qu'adore et abhorre à la fois un fils poète, déçu par elle et sans fin subjugué par ses louches beautés. Pour Suarès, qui fut élève du lycée Thiers, à deux pas de la Canebière, autrefois les allées de Meilhan, Marseille n'est ville d'art que par son peuple et vulgaire bourgeoise marchande sans fond aristocratique, la preuve étant qu'elle ne reconnut pas d'emblée son génie à lui, Suarès, car à Marseille on ne lit pas. Sa langue touche au plus sublime baroque, dès lors qu'il passe à l'invective à titre personnel. C'est aussi violemment beau que lorsque Artaud rapporte, ou plutôt imagine, qu'un maquereau lui a donné un coup de couteau dans le dos devant l'église des Réformés.

Il n'est de grande partition lyrique que de parti pris. Celui de Suarès est de criante vérité, et l'on jurerait que le Marius contemporain de Pagnol, ce Rimbaud fils de bistrot, a pris du feu sur les invocations du « *là-bas fur* » de Suarès. Que fait l'acteur de tant de véhémence portée sur les ailes de la plus pure rhétorique, comme calquée sur la phrase grecque? Tantôt il s'envole, simulant sa lutte avec un grand coup de mistral, tantôt il raisonne, mastiquant le texte, le méditant presque, l'accouchant comme par le souffle premier. La prouesse à venir est en marche. Caubère s'avance à pas de loup vers la perfection escomptée.

JEAN-PIERRE LEONARDINI

(1) Théâtre des Carmes-André Benedetto, jusqu'au 28 juillet, à 20 heures (relâche le 18 juillet).
Tél res 04 90 82 20 47,
www.theatredescarmes.com.
Puis, du 16 novembre 2012 au 13 janvier 2013, à la Maison de la poésie à Paris.